1729
Berruyer

Lettre à un Docteur de Sorbonne sur la Dénonciation et l'examen des ouvrages du Pere Berruyer.

Vous me demandez, M., ce que je pense de la dénonciation du P. Berruyer, et de la délibération prise en conséquence dans la derniere assemblée de la Faculté. Avant que de répondre à votre question, je commence par vous déclarer que je ne suis ni le partisan de cet auteur, ni le défenseur de ses ouvrages. Je crois même avoir assez bien saisi son Système, pour le trouver absolument répréhensible en plusieurs points; et quand, par mes recherches particulieres, je n'en aurois pas découvert tout le poison, il me suffiroit de savoir que l'autorité ecclésiastique l'a condamné, pour le juger condamnable.

Je n'entreprends donc pas de couvrir, encore moins de justifier les écarts de cet écrivain. Il y auroit plus que de la témérité dans cette entreprise. Mais y a-t-il moins d'injustice à lui attribuer des hérésies capitales, qu'il n'a certainement pas enseignées, qu'il a positivement rejettées, et qui sont même totalement incompatibles avec son Système? C'est néanmoins ce qu'a fait son Dénonciateur. Je ne parle pas ici des expressions insultantes que ce Docteur s'est permises contre la personne du P. Berruyer, en le représentant comme un auteur impie, et en lançant contre lui plusieurs autres traits avec toute la violence du Zele le plus amer. La Religion, la charité, la justice exigeoient sans doute qu'on respectât la memoire d'un Religieux qui a retracté ses ouvrages, qui s'est soumis en

jugement que les Supérieurs Ecclésiastiques en ont porté pendant sa vie, qui est mort dans le sein de la Catholicité, et dans la possession de tous ses privilèges.

Mais ce qui prouve, Mr., que le Dénonciateur s'est plus abandonné à l'impétuosité de son Zele, qu'il n'a fait usage de ses Lumieres, ce sont les erreurs monstrueuses qu'il a faussement imputées au P. Berruyer. Il ne ~~lui reproche~~ lui reproche de rien moins que d'avoir enseigné le Socinianisme, l'Arianisme, le Nestorianisme, que n'ajoutoit-il, avec les Ecrivains du parti, le Pélagianisme, &c, il auroit fait du P. Berruyer un Hérétique universel. Mais, si je vous démontre que ces accusations sont des calomnies atroces, penserez-vous encore que la Faculté devoit faire droit sur la délation d'un jeune Docteur, déjà violemment soupçonné de Nestorianisme prêté à des impressions étrangeres?

Venons au fait; je ne redouterois pas le détail d'une discussion approfondie, si vous l'exigiez de moi. Vous ne voulez qu'une indication sommaire des principes de cet Ecrivain, et des conséquences qu'il en tire. Il est aussi facile de vous satisfaire, qu'il vous sera aisé d'en condamner ce que j'aurai dit. Il faut n'avoir jamais lu ses ouvrages, ou ne les avoir nullement entendus, pour lui attribuer les hérésies que le Délateur assure y avoir trouvées.

Mettez-vous d'abord sous les yeux la grande These que le P. Berruyer entreprend de prouver. C'est de cette proposition qu'il faut nécessairement partir, pour saisir sa Doctrine. Il prétend que l'humanité de J. ch. unie substantiellement à la Divinité dans la personne du Verbe est l'objet direct (objectum est in recto) de toutes ++ les propositions qui se trouvent, sur tout dans le nouveau Testament, et qui regardent J. ch. notre Seigneur,

Hist. du Nouv. Peup. de D. Tom. 8. pag. 4. et Seq.

++ Nota Le P. Berruyer modifie plus-bas cette généralité.

ce qui veut dire en deux mots, que toutes les propositions de l'Ecriture, où il est question de J. ch. sont directement énoncées, et se verifient entierement en lui selon sa très-sainte humanité, en tant qu'elle est substantiellement unie à la divinité en unité de personne. Il n'excepte pas même de ces propositions, celles où J. ch. est appellé fils de Dieu.

Il ne s'agit pas d'examiner ici en général si cette assertion est fausse ou veritable, innocente ou répréhensible. Permis au Dénonciateur d'y trouver ce qu'il voudra; mais il n'y trouvera qu'un vain phantôme, tant qu'il y cherchera les erreurs de Sevin, Marius et de Nestorius. En effet le P. Berruyer s'éleve très-fortement
Pag. 45. 2 contre les dogmes impies de ces Hérésiarques. Il reconnoit bien
Pag. 23. clairement la divinité, la consubstantialité et l'Incarnation du Verbe; eh! comment donc accorder ces veritez qu'il professe avec la These qu'il s'efforce d'établir? Voilà la difficulté; en voici le dénoument, et comme la clef de tout son système.

Suivant tous les Théologiens L'Incarnation est l'ouvrage de la très-Sainte Trinité; la très-Ste Trinité est la cause efficiente de l'union hypostatique; c'est-à-dire, que l'action qui a uni l'humanité à la divinité dans la personne du Verbe est commune aux trois personnes divines, c'est l'action d'un seul Dieu en trois personnes. Le P. Berruyer va plus loin; il prétend que cette action a la nature, tous les caracteres et les effets d'une veritable génération, d'une génération proprement dite. D'où il résulte que Jesus-christ est le fils naturel, le propre fils de Dieu à double titre, et en vertu de deux générations, l'une éternelle, nécessaire, et immanente, par laquelle la personne du Pere engendre de toute éternité la personne du

Verbe; l'autre temporelle, libre et passagere, par laquelle un seul Dieu en trois personnes a engendré dans le tems et pour toujours l'humanité de J. Ch. unie à la Divinité dans la personne du Verbe. ~~La premiere par la generation éternelle~~ La seule personne du Pere est le principe de la generation éternelle, qui a pour terme la personne du Verbe. La Generation temporelle a pour principe un seul Dieu subsistant en trois personnes, et pour terme l'humanité de J. Ch. physiquement unie à la Divinité dans la personne du Verbe. Il y a donc en J. Ch. deux filiations divines, l'une éternelle, l'autre temporelle, l'une et l'autre naturelle, veritable et proprement dite. —

Pag. 68. Ne concluez pas de là, M., qu'il y a donc aussi deux fils de Dieu en J. Ch.; Non, dit le P. Berruyer, il n'y en a qu'un seul, parce qu'il n'y a qu'une seule personne, un seul Christ, qui est le propre fils de Dieu sous deux rapports différents, mais dans un sens également véritable. Lors donc que J. Ch. est appellé fils de Dieu, ou cette denomination tombe directement sur la personne du Verbe, et alors elle exprime la filiation fondée sur la generation éternelle, ou cette même denomination a pour sujet direct l'humanité hypostatiquement unie au Verbe, et alors elle énonce la filiation fondée sur la génération temporelle.

Pag. 96. Or le P. Berruyer soutient que dans presque tous les textes du Nouveau Testament, où J. Ch. est appellé fils de Dieu, les écrivains sacrés l'envisagent et nous le présentent directement selon sa très-Sainte humanité entant qu'elle est physiquement unie à la Divinité dans la personne du Verbe, que J. Ch. considéré sous ce rapport est proprement et veritablement le fils de Dieu, c'est-à-dire, le fils propre et naturel d'un seul Dieu subsistant en trois personnes, lequel est veritablement et proprement le Pere —

de J. ch., ou de l'homme Dieu, en vertu de l'union hypostatique, union qui, selon cet écrivain, a tous les caracteres d'une veritable génération.

J'ai dit, M., tout le fond de son Système. Or ce principe le mene bien loin, et assurément au-delà des bornes dans l'explication des textes de l'écriture où il est question de J. ch. Mais quelques défauts qu'on y découvre, je défie les yeux les plus clairvoyants d'y appercevoir les hérésies de Socin, d'Arius et de Nestorius. Je ne balance pas même à avancer que ces trois hérésies renverseroient de fond en comble tout le Système du P. Berruyer. En effet, pour l'observer d'après cet auteur, Pag. 74. et 75. &c. Supposez que la personne à laquelle l'humanité est unie en J. ch. n'est pas veritablement Dieu, consubstantiel au Pere, comme Arius et Socin l'ont prétendu; dès lors je ne vois plus en J. ch. qu'une créature plus parfaite, un fils adoptif d'un ordre supérieur; je n'y vois nullement le fils naturel, le propre fils de Dieu. Supposez encore avec Nestorius, qu'il n'y ait en J. ch. qu'une union morale, et nullement non substantielle entre la divinité et l'humanité; dès-lors l'homme en J. ch. cesse d'être le propre fils de Dieu; sa filiation divine n'est appuyée que sur une adoption plus excellente, et non pas sur une véritable génération.

Ces observations sont décisives, M.; elles prouvent invinciblement que le P. Berruyer, loin de donner atteinte à la consubstantialité du Verbe, et à l'unité de personne en J. ch., a regardé et a dû regarder ces deux véritez de notre foi, comme les deux bases de son Système. L'ameuser donc d'Arianisme, de Nestorianisme, à plus forte raison de Socinianisme, et l'en accuser de bonne foi, c'est demontrer qu'on n'a jamais lû ses ouvrages, ou qu'on les a lûs sans les entendre.

Je sais qu'il s'y trouve quelques propositions qui semblent au premier coup d'œil présenter le poison de ces hérésies. Le P. Berruyer dit, par exemple,

Pag. 65. que durant les trois jours de la mort, J.ch. a cessé d'être le fils de Dieu. Mais en quel sens le dit-il? a-t-il prétendu que le Verbe ait cessé d'être ou le fils éternel de Dieu, ou physiquement uni au corps et à l'âme de J.ch.? Il asseure positivement tout le contraire dans la même page. Il suffit de la lire avec la plus legere attention pour voir qu'il y parle de cette nouvelle espece de filiation divine qu'il attribue à l'homme-Dieu en vertu de l'union hypostatique. Or cette filiation a dû disparoître pendant la mort de J.ch., non que Son Corps et Son ame ayent cessé d'être substantiellement unies à la Divinité, mais parce qu'il n'y avoit plus alors de veritable humanité en J.ch., ni par conséquent de filiation divine temporelle, laquelle tombe directement non sur l'ame séparée du corps, ni sur le corps séparé de l'ame, mais sur l'humanité entiere et vivante en tant qu'elle est unie à la personne du Verbe. Je trouve en tout cela des idées bien neuves, mais je n'y trouve pas même la trace la plus legere d'arianisme ou de nestorianisme.

Vous m'avez paru, M., très-offensé d'un autre endroit, où le P. Berruyer dit que le Verbe in Divinis engendré par le P. Eternel n'est pas né du S. Esprit. Voilà selon vous le pur nestorianisme; chez le P. Berruyer c'est une vérité toute simple. Conséquemment à son principe il entreprend de prouver en cet endroit que dans le V. 35. du 1.er chapitre de S. Luc J.ch. est appellé fils de Dieu en vertu de la génération temporelle. Pour établir sa These, il suppose d'abord que le texte de S. Luc ch. 1. v. 35. est parallelle à celui de S. Matthieu ch. 1. v. 20. Après quoi voici comment il raisonne: Ce qui sera appellé le fils de Dieu, le fils du très-haut, suivant ces deux Evangélistes, est précisément ce qui naîtra de Marie, et ce qui naîtra d'elle par le S. Esprit. Or le verbe in Divinis engendré par le Pere éternel n'est pas né du S. Esprit. Donc ce qui sera appellé fils de Dieu n'est pas directement et précisément la personne

Pag. 102.

du Verbe, mais l'homme-Dieu, ou la très-Ste humanité de J.ch. unie à la personne du Verbe. Donc cette très Ste humanité est l'objet direct de la dénomination de fils de Dieu donnée à J.ch. dans le 1. chap. de S. Luc V. 35.

Il n'est pas ici question d'apprécier la justesse et la solidité de ce raisonnement, ou d'en montrer la foiblesse et l'inconséquence. Mais aussi deux yeux ne sont pas necessaires pour voir clairement que le P. Berruyer parle de la naissance éternelle du Verbe, lorsqu'il dit que le Verbe n'est pas né du S. Esprit, ce qui est d'autant plus evident que, dans la meme page, le P. Berruyer reconnoit formellement que dans le tems le verbe est né de la Vierge, et par conséquent qu'il est né par l'opération du S. Esprit.

En parcourant les autres textes de cet auteur, il me seroit facile de vous montrer qu'il n'est ni Sabinien, ni arien, ni Nestorien, qu'il n'a même pû, ni dû l'être dans son Système dont les principes sont totalement opposés à ces trois fameuses hérésies. Cherchez dans ses ouvrages des propositions fausses, temeraires, scandaleuses, qui favorisent l'hérésie et qui en approchent, cherchez-y des explications de l'Ecriture contraires au sens dans lequel l'Eglise et les SS. Peres les ont universellement et unanimement entendues. Voilà des défauts essentiels que l'autorité Ecclesiastique nous a montrés et qu'on apperçoit sans peine dans les ouvrages du P. Berruyer. Mais ni le S. Siége, ni l'Episcopat ne nous y ont découvert ni l'Arianisme, ni le Nestorianisme. En vain la Faculté y chercheroit-elle l'une ou l'autre de ces hérésies.

Or si elle ne doit y trouver que ce que tout le Monde y reconnoit déja, a quoi bon la dénonciation et la censure? Que cette Ecole s'exerce à refuter ou à censurer des ouvrages qui ont des partisans, qui forment des Sectateurs et des disciples; Qu'elle nous prépare par d'exactes recherches au jugement que l'Eglise doit en porter, ou que elle répande de nouvelles lumieres sur la condamnation que l'Eglise en a déja faite, alors elle remplira l'objet de sa destination, et elle verra

le Public applaudir à son Zèle. Mais qu'elle s'engage à discuter un Système que son auteur a désavoué, que personne ne soutient, et que tout le Monde désapprouve; qu'elle entreprenne de parcourir cette longue et pénible carrière dans un tems où des objets plus essentiels devroient fixer son attention, et la fixer toute entiere, c'est à quoi il semble qu'on ne devoit pas s'attendre.

Je ne vous demande pas, M., si cette entreprise étoit bien nécessaire pour les intérêts de la Religion, ni bien conforme aux Regles de la prudence. Vous savez ce qu'on pensoit déja de la dénonciation et quel jugement en avoient porté les plus respectables Prélats et les plus Sages Docteurs. Ni les uns, ni les autres ne prononçoient à l'avantage du Délateur. On étoit bien persuadé de la droiture et de la pureté de ses intentions, mais il s'en faut bien qu'on trouvât autant de Sagesse et de maturité dans ses démarches. Tout ce qu'on en disoit de plus favorable, c'est que ce jeune Docteur s'étoit laissé donner le change par certains Politiques, qui, pour distraire la Faculté des objets importants dont elle devroit s'occuper, ont cherché à concentrer, et à épuiser toute son activité dans la discussion et la censure d'un Ouvrage, qui ne forme aucun parti dans l'Eglise, et qui a déja épuisé les grands coups de l'autorité Ecclésiastique.

Je suis avec respect &c.

Cec
Wing
folio
oZ
144
.A1
V.4
no.88
THE NEWBERRY LIBRARY